

Intoxications La sexualité et le surmoi entremêlés

Jean-Noël LAVIANNE

L'homme est un animal malade. (M. De Unamuno)
L'homme est le remède de l'homme. (Proverbe Wolof) ¹

Liminaire

(141) Les lignes qui suivent ont trouvé leur départ dans une réflexion sur la conception freudienne du surmoi ², dont l'un des enjeux était de dégager l'appréhension de celui-ci d'une vision topique réductrice – on sait que l'appellation « surmoi » coïncide, dans *Le moi et le ça* (1923), avec la promotion de la seconde topique, laquelle n'a cessé depuis lors de susciter (142) les critiques, la moindre n'étant pas celle de Lacan ³.

Face à cette compréhension partielle du versant topique de la métapsychologie freudienne, ramenant ladite topique à une logique du territoire et de la frontière, j'ai tenté, lisant Freud, de faire valoir une autre interprétation, où la topique s'avère être l'index d'une logique des *relations*, d'une logique de l'*altération*, où surmoi, moi, ça, s'enchevêtrent et se nouent en des conflits, des luttes non pas extra-territoriales mais intestines. Cet essai d'un abord renouvelé ne vise qu'à faire droit aux pouvoirs de la guerre civile au sein du psychisme.

Dans ce sillage, j'ai été amené à m'intéresser à ce versant de son oeuvre où Freud fait référence à la chimie, et plus précisément à la toxicologie, que ce soit sur le mode métaphorique de la comparaison, ou sur le mode assignatif de l'étiologie. En ce point, la problématique du surmoi se trouve être intimement mêlée à celle de la sexualité pulsionnelle – ce qui explique que cet article procède d'une série de renvois de l'une à l'autre.

Et ce recours à la logique de l'intoxication s'avère témoigner de la tentative freudienne de « fixer » par le travail de la pensée la conflictualité ubiquitaire qui traverse son oeuvre comme le fondement ultime de la réalité psychique – et, plus loin peut-être, de rendre compte de cette ubiquité même.

v

« *Quand le moi souffre (leidet) ou même succombe (erliegt) sous l'agression du surmoi, son destin fait pendant à celui des protistes qui périssent du fait des produits de décomposition qu'ils ont eux-mêmes (143) créés. Un semblable produit de décomposition (Zersetzungsprodukt), au sens économique, tel nous paraît être la morale qui opère dans le surmoi.* » ⁴

1 Cités par F. MARTENS, « Effet placebo et transfert », in *Psychiatries*, n° 63, 1984, pp. 29- 55.

2 *Pulsions sexuelles, narcissisme, surmoi – Approche de la souffrance psychique dans la pensée de Freud*, thèse de Doctorat en Psychologie, UCL, octobre 1991.

3 Lacan voit en effet dans la deuxième topique la base de l'essor de l'« ego-psychology ». Il exerce particulièrement sa verve sur ce « fameux schéma à la con, avec les stades, la petite lentille, les côtés, le machin qui rentre et qu'il appelle le super-ego, quelle idée de sortir ça alors qu'il avait sûrement d'autres schémas ». In J. LACAN, *Séminaire, livre I – Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 194. Lacan fait allusion au schéma présenté dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 108.

4 S. FREUD, « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981 (G.W. XIII, p. 287).

Cette image, la plus forte peut-être qu'ait suscitée chez Freud le surmoi, renvoie, via cette représentation d'un métabolisme catastrophique et mortifère, à la place qu'occupe dans son oeuvre la référence à la chimie, une chimie toxicologique qui par ailleurs se trouve être reliée, de façon expresse et dès les premiers écrits freudiens, à la conception psychanalytique de la sexualité, dans la mesure où la « cause sexuelle » rend compte de l'étiologie des névroses sous la forme d'un *fondement toxique*. La sexualité selon Freud relève de la biochimie, ce qui a pour effet premier, et fondateur, d'affranchir les névroses de l'appréhension neurologique, c'est-à-dire d'une conception étiologique basée sur les notions d'hérédité et de dégénérescence.

On peut dès lors mettre la remarque concernant le surmoi en rapport avec la déclaration qu'il adresse à Fliess en 1896 : « *J'ai toujours considéré la névrose d'angoisse et les névroses en général comme résultant d'une intoxication* »⁵

La toxine unique – Le « pharmakon »

(144) « *L'essence* » du pharmakon, c'est que n'ayant pas d'essence stable, ni de caractère « propre », il n'est en aucun sens de ce mot (métaphysique, physique, chimique, alchimique) une substance. Cette non-substance pharmaceutique ne se laisse pas manier en toute sécurité, ni dans son être, puisqu'elle n'en a pas, ni dans ses effets, qui peuvent sans cesse virer de sens. [...] la ciguë, cette potion qui n'a jamais eu dans le Phédon d'autre nom que pharmakon, est présentée par Socrate comme un poison mais elle se transforme, par l'effet du logos socratique et la démonstration philosophique du Phédon, en moyen de délivrance, possibilité de salut et vertu cathartique.⁶

De même, on trouve dans une lettre à Abraham du 7 juin 1908 cette assertion : « *Tous nos breuvages enivants et nos alcooloides excitants ne sont que le substitut de la toxine unique, encore à rechercher, de la libido, que l'ivresse de l'amour produit.* »⁷

Formulation particulièrement intéressante en ce qu'elle situe d'emblée (145) un noeud où s'enchevêtrent des directions de sens différentes, voire contradictoires.

Tout d'abord, l'allusion à l'ivresse alcoolique renvoie à la présentation qui en est donnée dans *Deuil et mélancolie*, où elle est située, dans la lignée de la manie, non pas tant comme un remède que comme une « sortie » de la constellation surmoïque de la mélancolie (triomphe du moi) :

« *L'ivresse alcoolique qui appartient à la même série d'états (que la manie) pourra être expliquée de la même façon pour autant qu'elle est une ivresse gaie ; il s'agit vraisemblablement dans son cas d'une suppression des dépenses de refoulement, obtenue par des moyens toxiques.* »⁸

On a donc affaire à une définition économique de l'ivresse, jointe à cette assertion selon laquelle « le surmoi est soluble dans l'alcool ». Mais il est remarquable qu'en l'occurrence le toxique soit présenté comme « remède » à une intoxication, dans la mesure où Freud envisage à propos de la mélancolie l'hypothèse « d'un

5 S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 143. On pourrait multiplier les citations attestant de cette conception de la sexualité comme intoxication. J'en retiendrai deux ici. La première datant de 1905 : « *La ressemblance des névroses avec les phénomènes d'intoxication et d'abstinence après l'usage de certains alcaloïdes, et avec les maladies de Basedow et d'Addison, s'impose cliniquement sans conteste, et de même qu'on ne peut plus décrire ces deux dernières affections comme des "maladies nerveuses", bientôt devra-t-on peut-être aussi, en dépit de leur dénomination, faire sortir de cette classe les véritables "névroses".* » S. FREUD, « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses », in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 121. Et, en 1925, ces considérations rétrospectives présentées dans la *Selbstdarstellung* : « *C'est ainsi que je fus amené à reconnaître d'une manière très générale, dans les névroses, des troubles de la fonction sexuelle, et plus précisément, dans ce qu'on appelle les névroses actuelles, l'expression toxique directe, dans les psychonévroses, l'expression psychique de ces troubles. Ma conscience médicale se sentait satisfaite par cette mise en place.* » Sigmund Freud présenté par lui-même, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1984, p. 43-44. Jacques Schotte a abordé les implications de ce dégagement d'une biochimie sexuelle : « *S'il s'agit (dans les névroses) en définitive de quelque chose qui a rapport avec la biochimie, comme le montrent les analogies qui y existent avec les phénomènes liés à l'abus de drogues, il est clair qu'elles n'ont plus à être référées, comme à leur fondement, à l'atteinte d'un système précis d'organes, puisque les drogues concernent l'ensemble de l'organisme. Déjà au niveau biologique, l'allusion à la biochimie implique donc un dépassement de l'idée nosologique classique et ouvre à la perspective de la médecine contemporaine.* » J. SCHOTTE, *La nosographie psychiatrique comme patho-analyse de notre condition*, cours inédit, Louvain-la-Neuve, 1978, p. 22. Enfin, il reste loisible de supposer que cette « veine toxique » renvoie à l'expérience de Freud avec la cocaïne, considérée comme l'une des étapes l'ayant mené de la neurologie – discipline procédant par localisation – à la psychanalyse. Pour plus de détails sur ces questions, je me permets de renvoyer à la première partie de mon article « L'hygiénisme freudien », in *Psychanalyse à l'université*, Tome XVII, n° 67, 1992, pp. 28-35.

6 J. DERRIDA, « La pharmacie de Platon », in *La dissémination*, Paris, Seuil, Points, 1972 (1993), pp. 156-157. La dette que marque cette citation est d'importance. Ma lecture – forcément partielle – de l'essai de Derrida peut être considérée comme l'horizon et la condition de cette tentative d'épouser, tout en l'interprétant, la complexité paradoxale du versant toxicologique de la pensée freudienne.

7 S. FREUD et K. ABRAHAM, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1969, p. 47. Je souligne.

8 S. FREUD, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 167.

appauvrissement d'origine toxique en libido du moi »⁹.

Que retrouve-t-on là, si ce n'est l'ambiguïté du « pharmakon », à la fois remède et poison¹⁰ ? François Gantheret, commentant la déclaration de Freud sur la « toxine unique », écrit :

« La "toxine sexuelle" brûle et déchire un corps souffrant de la sexualité en chacun de ses organes. Le toxique, pris au dehors et mis dans le corps, vient brûler la souffrance : combler pour un temps, par une sorte de traitement du même par le même, la faille interne ; fût-ce au prix de la retrouver plus béante et plus douloureuse quand son effet s'évanouit. Ce "traitement du même par le même" est bien le propre du Pharmakon (146) platonicien, remède et poison, remède aux souffrances du vivant empoisonné et poison ravivant la brûlure, se réclamant sans cesse pour se brûler lui-même. »¹¹

Mais, à côté de cette représentation du poison-remède, reste celle du substitut : breuvages et alcooloides ne sont que le substitut de la toxine libidinale produite par l'ivresse de l'amour ; un enivrement renvoie à l'autre, plus essentiel. Et, restant pour un temps dans le domaine de la sexualité, rappelons que dès 1898 Freud écrivait que les « narcotiques (morphine, cocaïne, chloral, etc.) sont destinés à jouer le rôle de substituts – directement ou par voie détournée – de la jouissance sexuelle manquante (Ersatz des mangelnden Sexualgenusses). »¹²

Le poison, le remède, le substitut

S'introduit dès lors un pôle essentiel de cette relation intriquée, que l'on peut tenter de restituer comme suit.

Le toxique « du dehors » apparaît comme le « pharmakon » du toxique « du dedans », remède participant du poison même que, dans un traitement du même par le même, il doit « brûler », et en ce sens tout aussi bien « poison ravivant la brûlure » ; ce qui aboutit à le mettre dans la position paradoxale et intenable – typique de la toxicomanie – de remède à lui-même, « se réclamant sans cesse pour se brûler lui-même ».

Dans cette toxico-logique, qui caricature la conception d'une guérison du mal par le mal, on est donc finalement renvoyé à une intoxication de l'intérieur, une auto-intoxication première que le supplément narcotique ne fait qu'accuser. Et cet empoisonnement princeps est celui-là même de la sexualité : « Freud le répète : la sexualité est toxique, elle est une attaque du (147) vital. Peut-être même isolera-t-on un jour la toxine sexuelle ?... »¹³

Mais dans la mesure où cette toxine est également porteuse de jouissance, le toxique du dehors en apparaît encore comme le supplément, mais dans le sens cette fois d'un substitut, d'un ersatz, pointant quelque quête d'une jouissance première irrémédiablement perdue. Ce qui explique d'ailleurs – du côté de la souffrance qui double cette jouissance et est doublée par elle – que, le remède n'étant pas d'une nature autre que le poison dont il devrait guérir, il tend en fait à en redoubler les pouvoirs et la brûlure : telle est l'ambiguïté du traitement du même par le même.

Ce qui apparaît dès lors est que la sexualité elle-même est en quelque sorte un « pharmakon » premier, poison et ivresse, porteuse de souffrance et de jouissance que le toxique du dehors devrait, en une opération impossible, à la fois annuler et mimer, combler et reproduire.

Si maintenant l'on se tourne, avec ces enseignements tirés de la sexualité, du côté du surmoi, il apparaît que ceux-ci peuvent éclairer ce qu'il en est de sa « toxicité » propre.

Auto : le même et l'autre

Commençons par une sorte de translation. Gantheret écrivait : « La "toxine sexuelle" brûle et déchire un corps souffrant de la sexualité en chacun de ses organes. » Je répliquerais que la « toxine surmoïque » brûle et déchire un psychisme souffrant de division en sa topique : où l'on retrouve la « faille interne » que l'auteur mettait au principe de ladite souffrance. Au déchirement du corps érogène que Gantheret relie à l'auto-érotisme, répond le déchirement qui signe selon Freud « l'auto-constitution » (*Selbsterhaltung*) du moi narcissique en quête de son unité.

Et le pôle du conflit endogène, de la faille interne renvoie précisément à ce pôle « auto » du processus. Qu'il y aille également, avec le surmoi, d'une auto-intoxication, est ce que souligne la métaphore freudienne

9 Ibidem, p. 165.

10 Outre le texte princeps de Derrida susmentionné, on consultera avec intérêt l'ouvrage de S. LE POULICHET, *Toxicomanies et psychanalyse – Les narcoses du désir*, Paris, PUF, 1987.

11 F. GANTHERET, « La haine et son principe », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 33, 1986, pp. 63-73 (p. 72).

12 S. FREUD, « La sexualité dans l'étiologie des névroses », in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 88 (G.W. I, p. 506).

13 F. GANTHERET, art. cit., p. 71.

des « protistes (148) qui périssent du fait des produits de décomposition qu'ils ont eux-mêmes créés (die sie selbst geschaffen haben). »¹⁴

Mais tout l'intérêt de cette comparaison est aussi de marquer l'oscillation du même et de l'autre qui transite ce « *selbst* », et qui détermine la dialectique ici à l'oeuvre :

« *Quand le moi souffre ou même succombe sous l'agression du surmoi, son destin fait pendant à celui des protistes qui périssent du fait des produits de décomposition qu'ils ont eux-mêmes créés. Un semblable produit de décomposition, au sens économique, tel nous paraît être la morale qui opère dans le surmoi.* »

A suivre ces formulations, le surmoi (et sa « morale ») apparaît comme la « production » toxique et mortifère du moi. C'est-à-dire cette formation qui relève du même – le surmoi est un « *morceau du moi* », une « *différenciation à l'intérieur du moi...* »¹⁵ – et de l'autre (il s'édifie sur le modèle de l'Autre, il est « l'interprète devant le moi de l'extériorité la plus absolue »¹⁶).

Nous retrouvons donc cette logique de l'altération, nouant intériorité et extériorité, mêmeté et altérité dans l'articulation que pourrait traduire cette formule : le même s'auto-intoxique avec de l'autre qui est encore du même. Si bien que dire que le moi est intoxiqué par le surmoi, revient à déclarer qu'il est dans la « nature » du *moi idéal-moi*¹⁷ de s'auto-intoxiquer.

Métabolisme et rétention

(149) Le moi ressemble donc bien à ces protistes succombant à leurs « propres » produits de décomposition. Et si la clôture de ces monades s'ouvre sur cette opération ambiguë – ambivalente – qu'est l'introjection (l'identification) orale-cannibalique, où le même introduit l'autre en lui-même pour l'assimiler en même, il apparaît que la rétention « anale » vient opérer cette fermeture empêchant que ce « même-autre » soit constitué en cet autre pouvant être distingué, et comme tel évacué, du même. Si bien que le produit de *décomposition* va entrer dans la composition même de l'entité, et la *dé-jection*, faute de pouvoir être expulsée, constituer son « noyau ». Aberration digestive pouvant effectivement mener à la mort, en vertu des lois du métabolisme¹⁸, de même que le suicide mélancolique vient marquer, sous les espèces du surmoi – ce même-autre –, l'écrasement du moi (du même) par l'objet (l'autre) dont il voulait faire sa « matière »¹⁹.

Surmoi et sexualité : l'étranger interne

Pour en terminer avec le « *selbst* » de l'auto-intoxication, point de rencontre et de brouillage du même et de l'autre, on remarquera qu'en l'occurrence le versant surmoïque-topique éclaire en retour le versant sexuel, dans la mesure où l'auto-érotisme a pu parfois être présenté comme un « mythe de l'intériorité » : rebroussement du sein au pouce, dans un bouclage sur lui-même du corps érogène.

Or l'intérêt de l'article de Gantheret est précisément de contester (150) radicalement ce mythe de l'intériorité, et de relever la trace de « l'étranger interne » dans « l'auto » de cet érotisme. Je reprendrai ici ses formules conclusives, à partir de ce moment d'instauration de l'auto-érotisme où, selon Freud, la constitution du sein comme objet perdu coïncide avec la formation « d'une représentation d'ensemble de la personne à laquelle appartenait l'organe apportant la satisfaction »²⁰

« *Le procès est paradoxal (mais peut-il en être autrement quand il s'agit d'origine, de constitution ?) Le sein n'appartenait pas à l'enfant avant ce moment, il n'était tout simplement pas question d'appartenance. Mais qu'il apparaisse comme appartenant à la mère équivaut à une dépossession : dépossession de ce qu'on n'a jamais possédé. Si l'on prend en effet au sérieux l'affirmation freudienne, c'est bien au moment même de la formation d'une représentation d'ensemble de la mère qu'il y a perte, et dès lors rebroussement auto-érotique. C'est-à-dire immédiate négation de cette extériorité.*

14 S. FREUD, *Le moi et le ça*, op. cit., p. 272 (G.W. XIII, p. 287). Je souligne.

15 S. FREUD, op. cit., p. 240. {??}

16 J. FLORENCE, « L'instance du surmoi et la pratique psychanalytique », in *Ouvertures psychanalytiques*, Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 1985, p. 220.

17 Selon l'expression de Lacan.

18 Il est frappant à cet égard de mettre en rapport la comparaison amenée par Freud en 1923 avec les développements qu'il consacre, dans *Au-delà du principe de plaisir*, à la discussion sur l'immortalité des protistes (pp. 90-96). La conclusion est la même : l'immortalité potentielle que confère à l'unicellulaire la reproduction par scissiparité est contrecarrée par « l'élimination imparfaite des produits de son propre métabolisme ». La fermeture sur soi, garantie du même contre la mort, y mène finalement par l'auto-intoxication, la non-élimination de l'autre généré de l'intérieur par le « propre ».

19 S. FREUD, *Deuil et mélancolie*, art. cit., p. 163. Suit aussitôt une remarque sur l'angoisse d'appauvrissement dans la mélancolie, référée à l'érotisme anal : le moi, dut-il en mourir, ne prétend rien « lâcher »...

20 S. FREUD, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 164-165.

Mais ce qui est, dans cette immédiate et constituante négation, introduit dans le sujet, c'est l'altérité niée. Langue et lèvres goûtent elles-mêmes, mais ce n'est plus le même (au sens "gleich"), l'indissocié. L'auto-érotisme installe "l'étranger du maternel" dans le corps propre. [...] Une ligne de faille fissure le sujet, ligne de faille qui est un originaire et irréversible partage interne.

Cette catastrophe est créatrice : d'un proto-objet, premier objet partiel qui choit de la représentation de la mère à peine formée, pour se constituer comme organe-objet, et qui installe dans le corps l'étranger interne. Et d'un proto-moi, d'emblée endeuillé.»²¹

Et l'auteur conclut par des considérations très proches de celles de S. Leclaire, qui caractérise la zone érogène comme « cratère de jouissance », inscription dans le corps de la « pure différence », « attente ou appel du (151) retour d'un impossible "même". »²²

« Toute différence est une blessure qui cherche sa guérison, qui demande à se refermer : sur elle-même dans l'hallucination, sur et par un objet dans la quête sexuelle. [...]

Qu'est-ce donc que l'auto-érotisme, sinon l'incarnation de la trace, l'implantation dans l'organe de la différence, de sa douleur, et de la nécessité inépuisable de sa négation ?

L'auto-érotisme est originaire, il est le creuset où naît le temps, le rythme primordial de la palpitation dans laquelle cherche à s'épuiser la souffrance.»²³

Soit la "toxine de souffrance" que devrait brûler et dissoudre le toxique "du dehors". Apparaît une fois encore, autour de l'axe de la division narcissique, l'intrication, voire la solidarité de la sexualité et du surmoi. Il m'incombera, à terme, de tenter d'en tirer les enseignements.

De l'ivresse à la décomposition

Pour lors, revenons-en au surmoi, et à l'auto-intoxication. De la « toxine unique, que l'ivresse de l'amour produit » célébrée par Freud en 1908, au « produit de décomposition », vient comme se refléter le frayage progressif de la reconnaissance première de la pulsion en tant que sexuelle, à sa spécification redoutable sous la forme de la pulsion (sexuelle) de mort²⁴, qui (152) représente la toile de fond et fournit le ressort de la métaphore freudienne de 1923 : (95) c'est comme « culture de la pulsion de mort »²⁵ que le surmoi (auto-)intoxique le moi.

Et de même, si « ivresse de l'amour » il y a, elle est à entendre, dans son acception surmoïque, au sens entropique d'une logique de l'amour où la captation narcissique mène à l'enivrement de la haine²⁶.

Du contexte théorique de 1908 – où la sexualité pulsionnelle, par opposition à l'auto-conservation, connote comme une ouverture sans réserve à l'extériorité (*faim et amour*) – à la comparaison sinistre de 1923, qui vient sanctionner une fermeture à la fois défaillante et mortifère sur un « soi » divisé en sa topique, s'est introduite la libido du moi, consacrant que le malheur de l'amour, le moteur de sa conversion en haine, est le narcissisme, et que « l'opération toxique », pivot de ce renversement – de la toxine unique en produit de décomposition –, est l'identification²⁷.

Identification-idéalisation

Dès lors, l'ivresse libidinale de l'amour se doublera toujours d'un versant identificatoire-idéal, comme il apparaît dans le chapitre VIII de *Psychologie des foules et analyse du moi*, « Etat amoureux et

21 F. GANTHERET, art. cit., pp. 69-70.

22 S. LECLAIRE, *Psychanalyser*, Paris, Seuil, 1968, pp. 71-72.

23. F. GANTHERET, art. cit., p. 72-73.

24 Dans le débat indéfini qui s'est ouvert quant à la pertinence des termes mis en présence dans le dernier dualisme pulsionnel – Eros (pulsions de vie, pulsions sexuelles), Thanatos (pulsions de mort) –, je me rallie en effet à la position de Jean Laplanche qui définit les deux pôles du conflit comme *pulsions sexuelles de vie* et *pulsions sexuelles de mort*. Quant aux arguments qui fondent ce choix terminologique et aux implications qui en découlent, je ne puis que renvoyer à l'ouvrage de J. LAPLANCHE, *Problématiques IV – L'inconscient et le ça* (Paris, PUF, 1981, pp. 220 à 260) ; ainsi qu'à ma thèse, op. cit., pp. 56 à 77.

25 S. FREUD, *Le moi et le ça*, op. cit., p. 268.

26 Tel me paraît être le fil rouge de *Deuil et mélancolie*, qu'on retrouve également dans *Psychologie des foules et analyse du moi* et dans *Le moi et le ça*.

27 Il s'agit de l'identification narcissique telle qu'elle est dégagée dans *Deuil et mélancolie*. Voici ce qu'en écrit Freud, six ans plus tard, dans *Le moi et le ça* : « Nous étions parvenus à expliquer l'affection douloureuse de la mélancolie par l'hypothèse que l'objet perdu est ré-érigé dans le moi, donc qu'un investissement d'objet est relayé par une identification. Mais à ce moment, nous ne reconnaissons pas encore toute la signification de ce processus et nous ne savions pas combien il est fréquent et typique. Nous avons depuis lors compris qu'une telle substitution a une part importante dans la formation du moi et contribue essentiellement à produire ce qu'on nomme son caractère. » (Op. cit., pp. 240-241).

hypnose » – suivant le chapitre consacré à « L'identification » et préparant celui qui est intitulé « Un stade dans le moi », qui tous deux incluent une analyse de la mélancolie (de la haine), (153) sous l'angle de l'identification et sous celui de l'idéal du moi qui lui est congénial. Il est en effet remarquable que Freud y rende compte de la surestimation sexuelle de l'objet par un phénomène d'idéalisation, qui dégage la nature foncièrement narcissique de tout amour²⁸.

Ainsi l'identification est l'opération narcissique dans laquelle se lient les versants pulsionnel et idéal de l'ivresse amoureuse, et le convertisseur transformant l'amour en haine, le narcissisme de vie en narcissisme de mort, pour paraphraser A. Green²⁹.

Mais dès lors il apparaît que, sous l'angle toxique de cette ivresse de l'amour, la sexualité pulsionnelle renvoie au surmoi, et vice-versa. Non seulement le surmoi est pulsionnel, mais il est dans la nature de la pulsion sexuelle de s'ouvrir sur cette dimension identificatoire et idéalisante, comme le souligne J. Schotte : « *Les manifestations les plus élevées et les plus dégradées de la sexualité humaine ont une part commune de travail psychique, qui est le processus d'idéalisation qui y oeuvre.* »³⁰

(154) Ainsi, sous le signe de la logique de l'amour, sexualité et surmoi s'impliquent mutuellement. L'auto-intoxication sexuelle renvoie à l'auto-intoxication surmoïque, l'intoxication identificatoire vient redoubler l'intoxication pulsionnelle, elle apparaît comme son supplément nécessaire, comme cette « *nouvelle action psychique* » qu'invoque Freud pour rendre compte du passage de l'auto-érotisme au narcissisme³¹.

Et cette opération mène de l'amour comme ivresse libidinale à l'amour comme auto-intoxication, où il s'échange avec la haine : la toxine unique devient produit de décomposition, la libido d'objet débouche sur la pulsion sexuelle de mort.

Le surmoi comme toxique de la sexualité

Si bien que je dirais que la toxine unique que Freud espérait pouvoir isoler dans la sexualité est le surmoi : l'instance est le radical toxique de la sexualité pulsionnelle, comme tel sexuel.

De même que Florence lie la nécessité de la censure, cette préformation du surmoi, au fait que « *les tendances pulsionnelles rencontrent originellement le système de la représentation psychique* »³², de même que Schotte marque la congénialité du processus d'idéalisation avec le registre de la pulsion, de même je dirais que dans la pulsionnalité constitutive du vivant-humain, l'instance idéale apparaît comme le toxique par excellence, qui rend compte de « *la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction* », comme l'écrit Freud à propos du *Plus général des rabaissements de la vie amoureuse* : soit l'échec du principe de plaisir, qui marque l'ouverture à la souffrance, et à la jouissance.

La circulation

(155) Mais cette représentation du surmoi comme le toxique par excellence a une autre implication encore. Si l'instance de la topique est aussi une culture de la pulsion de mort qui diffuse dans l'ensemble de l'appareil psychique, toute perspective de localisation ou d'assignation est débordée par la connotation d'une omniprésence et d'une ubiquité a-topiques : « *Ce serait peine perdue que de localiser l'idéal du moi* ». ³³

Et cette a-topique rapproche encore le surmoi, sous l'angle de l'inquiétante étrangeté, du travail

28 « *Nous reconnaissons que l'objet est traité comme le moi propre, donc que dans l'état amoureux une certaine quantité de libido narcissique déborde sur l'objet. Dans maintes formes de choix amoureux, il devient même évident que l'objet sert à remplacer un idéal du moi propre, non atteint. On l'aime à cause des perfections auxquelles on a aspiré pour le moi propre et qu'on voudrait maintenant se procurer par ce détour pour satisfaire son narcissisme.* » S. FREUD, « *Psychologie des foules et analyse du moi* », in *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 177. Et dans la suite il peut ajouter, aussi bien, que « *l'objet a pour ainsi dire absorbé le moi* », ou que « *l'objet s'est mis à la place de l'idéal du moi* ».

29 Cf. J. FLORENCE, « *Éléments pour une métapsychologie de l'identification* » (et surtout « *Economie de l'identification* »), in *L'identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Publication des Facultés Universitaires Saint-Louis, 1978, pp. 280-290.

30 J. SCHOTTE, *La doctrine freudienne des pulsions*, cours inédit, Louvain-la-Neuve, 1982, p. 18. Si donc la pulsion est « *une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel* » (*Pulsions et destins des pulsions*, p. 18), on pourrait dire que, sous l'angle de ce qui nous occupe, ce travail psychique est celui-là même de l'idéalisation, où s'échangent le plus élevé et le plus dégradé. On retrouve là l'intuition centrale des deux premières *Contributions de la psychologie de la vie amoureuse* : *Un type particulier de choix d'objet chez l'homme* (1910) et *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse* (1912), où Freud dégage précisément les effets de l'intervention de l'idéalisation dans la vie sexuelle (in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 47).

31 S. FREUD, « *Pour introduire le narcissisme* », in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 84.

32 J. FLORENCE, *L'instance du surmoi et la pratique psychanalytique*, art. cit., p. 209.

33 S. FREUD, *Le moi et le ça*, op. cit., p. 249.

silencieux des pulsions sexuelles de mort.

« La pulsion de mort n'a pas d'énergie propre. Son énergie c'est la libido. Ou, pour mieux dire, la pulsion de mort est l'âme même, le principe constitutif, de la circulation libidinale. »³⁴

La « guérison » : le remède e(s)t le mal

Enfin, il apparaît que le modèle de l'auto-intoxication surmoïque débouche sur la perspective absurde d'une auto-guérison, ce que Gantheret appelle le traitement du même par le même.

Il n'est d'autre remède au surmoi que le surmoi. Le défaut à l'égard de l'idéal ne peut être compensé que par une suridéalisation ; l'échec vis-à-vis des exigences de l'instance n'entraîne pas une remise en cause du bien-fondé de ces exigences, une contestation de leur principe même (de cruauté), de la « voix » qui profère impératifs et interdits, mais au contraire un renforcement du surmoi, un surcroît de soumission à la persécution.

C'est là la contrepartie de l'enracinement anthropomorphique de l'instance idéale, de son appui sur la figure terrible du Père³⁵. Mais ce cercle vicieux sado-masochiste tient aussi à l'indiscernabilité et à l'intrication des(156) instances : hors le surmoi, le moi n'est rien, l'idéal est son « noyau ». La satisfaction même de ses exigences renforce la sévérité du surmoi. Tout est matière à alimenter l'idéalisation et sa contrepartie, la culpabilité, qui est à la fois punition et *besoin* de punition.³⁶

Bref, de même que la sexualité, le surmoi apparaît comme un « *pharmakon* » premier, « *remède et poison, remède aux souffrances du vivant empoisonné et poison ravivant la brûlure, se réclamant sans cesse pour se brûler lui-même* »³⁷. Et si la visée du traitement du même par le (157)même est de « *combler pour un temps la faille interne* », le prix à payer, qui constitue son effet paradoxal, est bien « *de la retrouver plus béante et plus douloureuse* »³⁸ : l'idéal, dans lequel le sujet projette et s'efforce d'atteindre une représentation unifiée et unitaire de lui-même, est ce qui le livre constitutivement et sans recours à la division et au conflit internes.

L'auto-intoxication ne peut déboucher que sur une auto-guérison qui l'alimente, sur un traitement du même par le même où il n'est d'autre remède au surmoi que le surmoi. Comme le déclarent les tenants de la théorie systémique, la solution est le problème, et la guérison le mal.

Quant à l'analyste, quotidiennement confronté à cette « tentative de guérison » qu'est le symptôme³⁹, peut-être s'efforcera-t-il de réactualiser dans son travail l'enseignement que Freud nous a légué : si le symptôme, comme forme et effet du conflit psychique, de la « *Spaltung* » du sujet, peut être dans la cure perlaboré, déplacé, et ce faisant « soigné », la conflictualité (l'intoxication) première et irréductible qui en est le fonds ne peut susciter d'autre remède que sa reconnaissance et – dans tous les sens de ce terme – sa réalisation.

C'est ce que dit Jean Florence quand, spécifiant comme création du travail de la cure une éthique de la

34 J. LAPLANCHE, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1970, p. 188.

35 Le « Père » auquel je fais ici allusion est celui de la horde primitive.

36 Cette dimension de l'instance idéale, que j'ai appelée l'*auto-alimentation* du surmoi, est très suggestivement présentée par Lacan dans sa lecture de Freud : « *La conscience morale (nous dit Freud) se manifeste d'autant plus exigeante qu'elle est plus affinée – d'autant plus cruelle que moins elle fait nous l'offensons – d'autant plus pointilleuse que c'est dans l'intimité même de nos élans et de nos désirs que nous la forçons, par notre abstention dans les actes, d'aller nous chercher. Bref, le caractère inextinguible de cette conscience morale, sa cruauté paradoxale, en fait dans l'individu comme un parasite nourri des satisfactions qu'on lui accorde. L'éthique persécute l'individu beaucoup moins, proportionnellement, en fonction de ses fautes que de ses malheurs* » J. LACAN, *Séminaire, Livre VII – L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, pp. 107-108. « *Freud a apporté à la question de la source de la morale cette inappréciable connotation qu'il a appelée le Malaise dans la civilisation, autrement dit ce dérèglement par quoi une certaine fonction psychique, le surmoi, semble trouver en elle-même sa propre aggravation, par une sorte de rupture des freins qui assureraient sa juste incidence.* » (Ibidem, p. 172). « *Dans la fibre même de tout ce que Freud a enseigné, il y a ceci, que c'est pour autant que le sujet retourne l'agressivité contre lui qu'en provient l'énergie dite du surmoi. Freud prend soin d'ajouter cette touche supplémentaire, qu'une fois entré dans cette voie, une fois amorcé ce processus, il n'y a plus de limite – il engendre une agression toujours plus lourde du moi* » (Ibidem, p. 228). Sur ce point, je me permets de renvoyer également à ma thèse, op. cit., pp. 388-426.

37 F. Gantheret, art. cit., p. 72. Ce serait déborder mon propos que de vérifier cliniquement les trois « fonctions » du toxique « de dehors » à l'égard de l'auto-intoxication surmoïque, telles qu'on peut les postuler déductivement à partir du modèle de la sexualité : remède, poison, substitut. Notons cependant qu'outre les indications de Freud sur l'ivresse dans "Deuil et mélancolie", une intéressante piste de recherche peut être trouvée dans la représentation mythique du *repas totémique*, fête commémorative scandée par la mise à mort du totem-substitut paternel, et par son ingestion ~cannibalique~, dans laquelle Freud voit le prototype de l'identification (cf. *Le moi et le ça*, op. cit., p. 241, note 4) : remarquable indication d'une ambiguïté – d'une ambivalence, où le "triomphe" des fils s'assortit de l'introjection renouvelée du Père mort – qui recoupe celle du « *pharmakon* » (cf. les sections 4 à 6 du chapitre IV de *Totem et tabou*).

38 Ibidem.

39 Ainsi Freud parle-t-il du délire du paraphrène (*Pour introduire le narcissisme*, op. cit., p. 82).

responsabilité qu'il oppose à une morale de la culpabilité, il en donne cette définition : prendre la responsabilité de ce que le symptôme implique⁴⁰. C'est en ce sens aussi que je me risquerais à faire résonner la célèbre formule de Lacan selon laquelle la guérison vient « de surcroît ».

Et citant Nathalie Zaltzman, je terminerai par un dernier renvoi à la sexualité :

« *La fonction sexuelle peut être soignée dans les effets de son dérèglement : ses symptômes. Cette guérison n'exorcise pas sa nature dérégulée, (158) sa morbidité conflictuelle, inépuisable. A proprement parler, l'étiologie sexuelle dont traite la psychanalyse [...] réside [...] dans la puissance du conflit intrinsèque à la dimension psychique de la sexualité humaine.* »⁴¹

40 J. FLORENCE, « Le refus de guérir », in *Ouvertures psychanalytiques*, op. cit., p. 328.

41 N. ZALTZMAN, « Baiser la mort ? Une sexualité mélancolique », in *Topique*, n° 38, 1986, p. 105.